

Le Cordonnier

(Nicolas Nettour)

Sékou finit de coller les semelles d'une paire de Church's. Après avoir positionné l'enture, l'odeur de la colle de poisson envahit la boutique. La journée se termine chez « Beaux Souliers », la plus ancienne cordonnerie d'Avignon.

Sékou regagne son studio. Sa longue silhouette filiforme semble s'imprimer sur la faïence de son coin cuisine. Il s'installe en tailleur sur son canapé convertible, caresse son crâne presque lisse, et refait le décompte de ses économies. Billet après billet, pièce après pièce, il épargne pour réaliser son rêve. Avant ses vingt-cinq ans, il ouvrira sa propre cordonnerie au Sénégal.

Il se revoit, enfant, en train de courir pieds nus à travers son village. Certains lui ont dit qu'il était fou de vouloir installer une cordonnerie dans un endroit où les enfants ne portent pas de chaussures. Sékou, au contraire, voit là une formidable opportunité d'en vendre et ensuite... de les entretenir à long terme. Et puis, il souhaite s'installer en ville. A Kolda. Tout le monde porte des chaussures en ville.

Parfois, il chante et joue de la kora, l'instrument qui fredonne comme la rivière. Dans son village, au sud du Sénégal, il crie de toutes ses forces dans les trous qu'il creusait dans le sable pour renforcer ses cordes vocales. Comme les anciens le lui avaient appris.

Quelqu'un sonne. Sékou entrebâille sa porte :

« - Bonjour ?

- Bonjour, pardonnez-moi je suis monsieur Caron, votre voisin. Cela fait plusieurs mois que je vous entends et...
- Ah, monsieur... je suis sincèrement désolé. J'essaie pourtant de ne pas jouer trop fort... mais mes doigts et ma voix ne m'obéissent pas toujours ! (*Sékou rit, gêné*)
- Non, non, au contraire, j'adore vous écouter vous savez. Seriez-vous intéressé pour jouer lors d'un festival des musiques du monde ? Je suis le frère de Marc Caron, le fondateur du festival de Fournols, en Auvergne. J'aurais voulu vous le présenter.
- Je ne sais pas trop...
- Je vais organiser un repas avec lui, si vous le voulez bien. Et vous viendrez avec votre instrument. Vous avez déjà joué en public ?
- Oui cela m'arrive. Pour les mariages de mes amis... et parfois à la pizzeria dell'arte le samedi soir, place de l'Horloge.
- C'est-à-dire que, si vous êtes sélectionné, vous devrez vous produire devant plusieurs milliers de personnes... vous vous en sentiriez capable ?
- Oh la la ! En fermant les yeux cela devrait aller ! (*Sékou rit de nouveau*)
- Ah oui, c'est une idée (*le voisin rit également*). En règle générale vous êtes disponible en été ? Cela vous laisserait plusieurs mois pour répéter.
- Mon patron ferme sa boutique chaque année au mois d'août.
- Bien alors, échangeons nos coordonnées, et j'organise un dîner dès que possible. »

Sékou referme sa porte. Les idées se bousculent dans sa tête. S'il était sélectionné, serait-il capable de jouer devant tant de monde ? Il ne doit pas se disperser. Ne pas se perdre. Il faut économiser. Pour son rêve. Et le festival ? Une chose extraordinaire qui n'arriverait qu'une seule fois dans la vie. Voilà, c'est ça, il faut le prendre comme un jeu.

Trois semaines plus tard, le dîner a lieu. Marc Caron, petit homme barbu et déterminé, demande une démonstration à Sékou. Il l'écoute. Attentivement. Les notes l'enveloppent et se déploient lentement en lui. Bouleversé, désorienté, Marc Caron n'a pas le temps de réprimer une larme, qui déboule comme ça, sans crier gare. Sékou ne s'en aperçoit pas. Il a joué, comme d'habitude. Simplement. Marc s'agace : « Mais, ce n'est pas possible ! Vous ne pouvez pas vous contenter de réparer des chaussures. Vous n'avez pas le droit de priver le monde de votre talent ! ». Sékou lui répond que ce n'est pas du talent, mais un héritage qui lui vient de son père, qui lui-même le tenait de son propre père. C'est ainsi chez les griots. Il lui dit également que s'il pouvait bénéficier au moins d'un repas pendant le festival, cela l'aiderait grandement. Marc Caron s'exclame : « Mais si je vous programme sur la Grande Scène, vous pourrez vous payer au moins cent repas avec ce que vous percevrez ! ». Sékou le remercie et lui dit que cela l'aiderait bien pour son projet. Marc Caron se gratte la barbe et répond : « Bien, on en reparlera. Je vous veux pour le prochain festival. Je ne peux pas imaginer ce rendez-vous sans vous ! Je vous demanderai d'assurer environ une heure de spectacle. C'est dans vos cordes ? ».

Sékou remercie les deux frères et retrouve son studio.

Ne pas se disperser. Rester concentré. Respirer.

Dix mois plus tard, avant le départ, Sékou retire les embauchoirs de ses chaussures de marche. Il en vérifie les crochets autobloquants et les crampons. Un dernier geste précis, en torsion, lui permet d'en éprouver le châssis. Il a décidé d'effectuer les 250 kilomètres qui le séparent de Fournols à pied. Encore quelques économies sur le transport. En faisant 20 kilomètres par jour, il arrivera à temps pour se produire sur scène. Et pour le chemin du retour, il en fera autant.

C'est encore la saison humide à Kolda. Il n'a rien oublié. La pluie chaude, les scooters, le goût des mangues, les enfants qui rient, les marchés aux poissons. Un griot, ça ne peut pas se permettre d'oublier. Pour pouvoir transmettre, il faut qu'il se souvienne. Réciter l'arbre généalogique de sa famille sur plusieurs générations. Maintenir son passé en vie, comme un soleil dont il entretiendrait le feu. Alors, Sékou n'oublie rien. Ni ses racines, ni la place de l'Horloge, ni les visages, ni son futur itinéraire.

Il prend la route. Avec ses chaussures de marche, un sac à dos, un sac de couchage, une bouteille d'eau, quelques boîtes de conserve, une carte routière et sa kora.

En aidant un commerçant ou un artisan, il obtient un repas et un abri pour la nuit. Quand il voit un maraîcher porter ses caisses de légumes, il les porte à son tour pour charger son camion. Tantôt il mange un aligot qui le cale pour la journée, tantôt il repart en courant sous les injures d'un paysan méfiant.

Un routier lui fait gagner cinq jours de marche, en dépit du large détour effectué par la ville de Murat. Sékou le salue et poursuit son périple à pied. Il arrive au crépuscule à la Verrière.

Près d'une grange, il s'endort dans son sac de couchage. Sékou ne veut déranger personne. Sa devise : pas de travail, pas d'abri. Les gendarmes le réveillent au milieu de la nuit. Après vérification de ses papiers d'identité, ils lui conseillent de ne pas rester dehors. Sékou leur répond qu'il comprend, mais qu'il est invité à jouer de la musique dans un festival. « Musicien, c'est votre métier ? » demande l'un des gendarmes. Sékou lui dit qu'il est cordonnier par passion et musicien par habitude. Perplexe, le gendarme soulève son képi, se recoiffe et lui demande de trouver un hôtel dès que possible.

Le lendemain matin, Sékou marche et il sourit. D'un sourire serein. Presqu'imperceptible. Il sourit car il sait où il va. Au creux des gorges de l'Alagnon, il chante. Sa voix s'amplifie et prend des allures de géant au milieu du vol désordonné des machaons. Le temps semble pourtant clair mais, parvenu en haut d'une planèze, il ne voit plus guère qu'à quelques mètres. Puis il comprend qu'un nuage s'est accroché au plateau qu'il traverse. Il marche. Plane. En lévitation au milieu de la nuée. Il ferme les yeux et tend les mains devant lui. Ses doigts bougent lentement, comme s'il jouait de la kora. Des gouttelettes viennent s'y déposer. Par centaines. Si fines. Et l'eau de ses yeux se mêle à celle du ciel, venu s'inviter, pour un instant, sur ce petit coin de terre.

Arrivé au village d'Artepierre, Sékou entend le cri d'un milan noir et glisse sur un nid de poule. Sa cheville est douloureuse. Il décide de se reposer deux ou trois jours, près du grand four du village tout juste allumé pour la fête du pain. Un lieu bien chauffé pour passer la nuit suivante.

Ce matin, une vieille femme lui apporte un verre de lait et quelques fruits. Mamie Bréjou, c'est comme ça que tout le monde l'appelle par ici. Elle a le regard clair d'un mont du Cantal, et le dos fier des gens de la montagne. Pour elle, pas de couleur. Pas de différence. Elle dépose les fruits et le verre de lait près de Sékou en lui demandant s'il compte rester longtemps. « Le temps qu'il faudra. » lui répond-t-il. Pour la remercier, il entame un air traditionnel, pour elle seule. Car elle lui fait penser à sa propre mère. Mamie Bréjou observe l'étrange instrument qui fait jaillir ses notes avec délicatesse. Comme un discours juste, sans artifices. Qui parlerait de nostalgie, de l'enfance qui s'en est allée, d'un pays que l'on a quitté. Elle n'a jamais ressenti cette douceur dans la voix d'un homme. Et ne comprend pas les larmes qui viennent à ses yeux, comme ça, sans raison.

La nouvelle de l'arrivée d'un étranger au village a déjà fait plusieurs fois le tour de ses deux cents habitants. Madame le maire s'en inquiète. Et lors du conseil municipal mensuel, elle le fait savoir : « Sachez qu'il est hors de question de laisser un homme mourir de faim et de froid dans notre commune... aussi petite soit-elle. C'est la raison pour laquelle je propose d'installer temporairement notre visiteur dans la borie à l'entrée du village. ». Certains conseillers acquiescent. Le père Fraichon ronchonne sous sa casquette en disant qu'ils n'ont même pas un lieu décent pour se réunir. Qu'il ne supporte plus de devoir tenir le conseil dans la cuisine de la maison du maire. Qu'il leur faut une vraie mairie car ils sont une vraie commune. Et puis il ajoute : « Une cabane en pierre c'est déjà trop pour lui... nous, on n'en veut pas des niakoués ! ». L'assistance est choquée. Un autre ancien croit bon de préciser : « Ah non ! On ne doit pas dire niakoués pour les noirs. Autrefois on disait... ». Le conseil municipal explose. Comme un volcan. Comme toujours. Sous le regard tranquille du président de la République, encadré comme il se doit, sur l'un des murs de la mairie improvisée.

La fille Bréjou cite Victor Schoelcher, dont le père Fraichon n'a jamais entendu parler. D'autres évoquent les principes religieux et la morale. Une conseillère, engoncée dans son tailleur, dit qu'ils ne peuvent pas « accueillir toute la misère du monde ». Un autre répond « De quelle misère parles-tu ? Mis à part tes deux chats, tu accueilles qui toi ? ». Une autre chuchote : « Et puis d'abord, sa phrase sur la misère du monde elle est même pas d'elle ! Alors euh... ». Madame le maire manque de perdre ses lunettes et hausse le ton pour rappeler la devise française en s'étouffant à moitié. Lorsque la cloche de la chapelle sonne les douze coups de midi, le mari de madame le maire, guilleret, entre dans la « cuisine-mairie » pour rappeler la tradition : gamay, pinot noir et dégustation gratuite des fromages du père Fraichon. L'heure de l'apéritif, c'est sacré. Chacun range ses dossiers. La fille Bréjou propose de lancer un appel au bénévolat dans le village pour aider Sékou.

Une infirmière aux mains épaisses s'est déplacée pour poser un bandage autour de la cheville de Sékou. Assis sur un tabouret, il observe les gestes précis et sûrs de la femme corpulente. Elle lui lance un sourire rassurant avant de prendre congé de lui. Il se retrouve désormais seul dans sa minuscule maison de pierre. Face à lui, sur une table en bois, une montagne de dons : un opinel, un ouvre-boîte, des bougies, une assiette et des couverts, des livres, des chaussettes de randonneur et quantité d'autres objets. Mais également de quoi tenir un siège : un pot de truffade auvergnate, du pâté de pommes de terre, des boîtes de conserve. Sur un sommier en épicéa massif, un matelas, deux ou trois couvertures et même une petite radio. Le père Fraichon ouvre la porte de la maisonnette avec sa canne :

- Alors, le niakoué a tout ce qu'il lui faut ?
- Bonjour Monsieur. Oui ça ira, merci. Mais, je n'avais rien demandé vous savez. Je ne sais pas qui je dois remercier pour tout ça.
- Il va pas falloir s'éterniser ici mon bonhomme. Nous, on n'a pas les moyens. On n'a même pas une école pour nos enfants... ni même une vraie mairie. Alors vous allez vite déguerpir !
- Vous direz merci à vos amis de ma part.

Le père Fraichon part en claquant la porte.

Peu après, madame le maire et deux de ses conseillers se présentent :

- Bonjour, vous êtes bien installé j'espère. Nous sommes fiers de vous accueillir décemment dans notre petite commune monsieur Sékou. A la hauteur de nos modestes moyens. Vous n'avez besoin de rien d'autre ?

Sékou les remercie et leur annonce qu'il doit reprendre la route assez rapidement. Il leur demande toutefois une planche, un gros pinceau, un pot de peinture blanche, un autre de peinture noire, de vieux journaux et du scotch. Surprise, madame le maire ajuste ses lunettes et replace son chignon avant de lui promettre que le nécessaire sera fait.

Sékou ne se retrouve pas seul très longtemps. Deux jeunes filles se présentent à lui :

- C'est vrai que vous êtes un sorcier ? On dit que vous savez lire l'avenir... quel temps fera-t-il demain ?

- (*Sékou prend un air mystérieux et lève un doigt en l'air*) Il va pleuvoir. Toute la journée, j'en suis certain.
- Ah, on en était sûres ! Vous êtes un grand magicien alors !
- (*Sékou rit aux éclats*) D'accord. Je vais vous révéler LE grand secret. Je vous demanderai de n'en parler à personne. Vous êtes prêtes ?
- Oui...
- Voilà, ce matin j'ai pratiqué le rituel : j'ai fait comme tout le monde, j'ai écouté la météo à la radio.

Les filles gloussent en rougissant et partent en lui faisant un signe.

Peu de temps après, le curé de la paroisse voisine, véritable montagnard aux épaules massives, rencontre Sékou pour déposer la somme qu'il a pu récolter auprès de ses fidèles. Environ cent cinquante euros.

Sékou remercie le curé et lui dit qu'il ne comprend pas. Qu'il trouve ce geste très attentionné, mais qu'il n'a besoin de rien. Sékou lui propose ensuite de partager son repas. Ils parlent ensemble du Sénégal, de leur vision de Dieu. Sékou demande pourquoi Dieu est toujours blanc dans les églises. L'homme de foi répond que Dieu prend la couleur de celui qui s'en inspire. Alors Sékou demande s'il est possible que Dieu puisse ressembler à une montagne. Le curé réfléchit à haute voix : « Dieu est partout, en toutes choses, car il en est le Créateur. ». Sékou lui répond : « Si Dieu est en toutes choses, alors Dieu s'est créé lui-même n'est-ce pas ? ». Ils restent silencieux un bon moment. Le curé salue son hôte, le remercie de son hospitalité et lui offre une poignée de main musclée.

Après avoir obtenu ses vieux journaux, Sékou emballe soigneusement une partie des objets qu'on lui a donnés. Ensuite, il remet les cent cinquante euros à la Poste du village voisin pour adresser l'ensemble des colis à sa famille, au Sénégal.

Deux jours de repos auront remis sa cheville en état. Sékou reprend la route.

Il se rappellera les gens du village, mamie Bréjou, les planèzes, le goudron, les regards en coin, les rapaces, les camions, les plaines, les magasins fermés, les livres, les femmes, les biches, les cailloux, les herbes sauvages, les trottoirs, les départementales, les forêts...

Cela fait déjà deux heures que Sékou est parti. Le père Fraichon vient vérifier l'état de la petite maison. Pris de folie, il fait des moulines avec ses bras, secoue sa casquette et ameute plusieurs habitants pour leur montrer sa découverte : sur le fronton de la cabane en pierre, une planche blanche porte des inscriptions en lettres noires :

MAIRIE
Liberté – Égalité – Fraternité

Au loin, on croit encore entendre le chant très doux de Sékou, qui s'élève des gorges de l'Alagnon jusqu'au sommet du Puy Mary.

Parvenu juste à temps pour se produire sur la Grande Scène, Sékou ôte son pantalon et sa chemise. Puis il enfle un boubou blanc. L'habit traditionnel réservé aux grands jours.

Une fois sur scène, il chante et joue. Les yeux fermés. Simplement. Il ne voit pas les cinq mille personnes silencieuses.

Une heure entière s'écoule. Le temps n'a plus de sens. Une seconde. Une éternité.

Sékou, aveuglé par les éclairages, salue timidement la foule.

Puis il s'en va.

Les organisateurs le cherchent. Longtemps. Au moins quinze minutes, durant lesquelles un public debout scande son nom en frappant des mains, sans discontinuer.

Mais, Sékou a déjà repris le chemin.

Son chemin.

La pluie tombe. Sékou sourit.

Il marche et il sourit car il sait où il va.

Maintenant, il en est sûr : il sera cordonnier.